

CHATEAUBRIAND ET L'APPEL DE L'OUTRE-MER

L'anniversaire de la naissance de Chateaubriand donne à nous tous l'occasion de relire ses plus belles pages et de nous remémorer une des existences les plus riches qui aient échu à des Français.

Le titre que l'on attendrait pour mon étude, c'est *Chateaubriand et l'appel de la mer*. Pour usée qu'elle soit, cette expression conviendrait très bien à notre Malouin, né face à la mer, enterré face à la mer, et qui l'appelait si justement « ma vieille maîtresse ».

Mais j'avoue mon incompetence. J'ai sans doute traversé huit fois l'Atlantique, une fois l'océan Pacifique; mais j'étais toujours en avion, au-dessus des nuages. La navigation océanique m'est tout à fait étrangère...

En revanche, je connais assez bien l'Outre-Mer en Asie et en Amérique, et, il a quatre ans, je me suis appliqué à refaire non pas à cheval ou en bateau, mais en train, l'itinéraire de Chateaubriand au Niagara.

Je ne vous parlerai pas du problème du véritable itinéraire, qui a donné lieu à de longues controverses, et que j'ai abondamment traité en ces dernières années. Je chercherai à expliquer les motifs de son désir de l'Outre-Mer et à montrer ce que l'Outre-Mer lui a apporté.

Auparavant, je donne mon opinion sur un problème qui a été généralement résolu par la négative : oui ou non, Chateaubriand songeait-il, en allant aux États-Unis, à découvrir le passage du Nord-Ouest ? Pour ma part, j'en suis convaincu.

Je m'appuie non seulement sur certaines de ses déclarations, mais sur les mémoires inédits du chevalier de Panat, qui le fréquentait à Paris avant son départ :

« Il me parut plein de génie, quoique à demi-fou. Il exposait son plan de découverte d'un passage du Nord-Ouest ».

Au début de notre siècle, un chateaubriandiste chaleureux, mais mal avisé, a tranché ainsi : « Si Chateaubriand a formé sérieusement ce projet, il était fou » (sous-entendu : « mais, puisqu'il n'était pas fou, etc.).

Ce jugement est rapide et sommaire. Il sera plus long, mais plus sûr d'analyser son caractère et de découvrir ses rapports avec le milieu physique et humain.

Ce qu'il faut retenir, c'est ceci : il est né en 1768, à Saint-Malo, d'un père qui avait été marin de guerre et de commerce, corsaire, armateur. Jusqu'à son départ pour un régiment d'infanterie, il a vécu en Bretagne gallo, jamais (sauf à Brest) à plus de vingt lieues de Saint-Malo.

En face de l'horizon illimité de la mer, même un terrien a le désir de voir au-delà. A plus forte raison, ce fils de marin. Rien de plus naturel que cette remarque sur son séjour à Brest :

« Après ce cap avancé, il n'y avait plus rien qu'un océan sans bornes et des mondes inconnus; mon imagination se jouait dans ces espaces ». Et ailleurs : « Je ne puis regarder un vaisseau sans avoir envie de m'en aller : si j'étais libre, le premier navire cinglant aux Indes aurait des chances de m'emporter ».

C'est l'époque héroïque de Saint-Malo, et les souvenirs de la bataille de Saint-Cast sont encore tout frais. A Saint-Malo, au foyer familial, dans ses collèges, l'adolescent entendait parler des navigateurs malouins, des corsaires malouins, des découvreurs malouins : Jacques Cartier, qu'il gratifiera de ce beau surnom, « le Christophe Colomb français », et Maupertuis, qui avait franchi le cercle polaire.

Il n'est pas étonnant que, parmi ses successives vocations, il ait eu, à dix-sept ans, celle d'aller « au Canada défricher des forêts ou aux Indes chercher du service dans les armées des princes de ce pays » (par Canada, entendons ici la partie nord-est des Etats-Unis, entre la côte et les Grands Lacs).

Les années se passent. En 1789-1790, Chateaubriand décide d'aller aux Etats-Unis. Il s'embarqua à Saint-Malo au début d'avril 1791.

Quels furent les motifs de ce voyage ?

Parmi eux, il y a, bien sûr, la situation politique en France. Depuis la prise de la Bastille, les événements s'étaient succédé avec rapidité. Chateaubriand avait été témoin, à Paris, des premiers excès; il avait entendu parler de châteaux pillés. A propos du début de l'année 1791, il écrit dans ses *Mémoires* :

« Il suffisait de porter un nom *aristocrate* pour être exposé aux persécutions : plus votre opinion était consciencieuse et modérée, plus elle était suspecte et poursuivie ».

Mais, à mes yeux, c'est là une cause extérieure. Elle n'a pu que hâter l'exécution d'un dessein longuement médité. Voici les causes profondes, intimes :

1. Tels Maupertuis et Jacques Cartier, cet « obscur cadet de Bretagne » espérait obtenir la gloire et satisfaire sa soif du nouveau en découvrant des régions inconnues : il voulait repérer la véritable source du Mississipi et voir s'il existait une communication entre l'Atlantique et la Mer du Sud (c'est-à-dire le Pacifique). Il prévoyait, nous dit-il en 1797, pour cette expédition une durée de cinq ou six ans (dans un texte de 1801 : *neuf* ans). Pour ce faire, il n'avait guère d'argent; il pensait se déplacer dans de grands chariots, traînés par des bœufs. Nous qui connaissons par les cartes géographiques l'étendue et la hauteur des Montagnes Rocheuses, et par les récits des explorateurs la rigueur du climat polaire, nous jugeons ce projet absurde. Mais les cartes que Chateaubriand consultait en 1790-1791, ne le renseignaient pas sur ce formidable obstacle montagneux, et le *Voyage de Cook* ne décrivait pas la côte abrupte de l'Alaska.

Notre Malouin avait aperçu dans les rues de Brest La Pérouse, il avait lu Cook et Bougainville. Les buts qu'il s'était assignés, étaient d'une brûlante actualité : la source du Mississipi ne sera identifiée qu'à l'époque de la Restauration. Quant au passage du Nord-Ouest, que de hardis marins le cherchaient par mer, tandis que Hearne et Mackenzie l'atteignaient en traversant le Canada !

Chateaubriand sera jaloux de la gloire de Mackenzie qui, en 1793, réalisera cette traversée de tout le continent nord-américain, d'est en ouest, qu'avait projetée l'auteur du *Voyage en Amérique*.

On ne fait pas attention à ceci : Chateaubriand aura toujours la hantise des découvertes arctiques. Ils occupent une place importante dans la trop copieuse introduction du *Voyage en Amérique* (1827). Il portera envie à Parry et Ross, comme il l'avait fait à l'égard de Mackenzie. A 65 ans, il

écrit très sérieusement : « Combien ai-je regretté de n'avoir pu accompagner le capitaine Parry aux régions polaires »! Un curieux témoignage atteste qu'en 1807 il souhaitait faire, comme son compatriote Maupertuis, un voyage à Tornéa, au fond du golfe de Finlande, et le mémorialiste ajoute : « Le désir de voir des climats que le soleil abandonne pendant six mois de l'année, le spectacle d'une nature si étrange doivent en effet solliciter bien vivement son ardente imagination ».

A défaut d'expérience directe, il enverra Chactas, Indien du bas-Mississipi, au pays des Esquimaux; de là, dans le remaniement des *Natchez*, une saisissante description des paysages arctiques.

Par désir de l'inconnu et amour de la gloire, Chateaubriand a espéré faire des découvertes dans des pays plus accessibles : l'emplacement de Sparte, un tombeau à Mycènes, les fouilles de M. l'ambassadeur à Torre Vergata.

En vérité, il avait mérité d'être nommé en 1824-1825 président de la Société de Géographie et en 1827 président d'honneur.

2. Si le voyage au Pacifique et à l'Océan Glacial était incertain, le jeune Chateaubriand comptait faire une fructueuse enquête sur les Etats-Unis, si célèbres en France depuis la guerre d'Indépendance. Dans ce pays d'outre-Océan que d'attraits !

Comme il l'a écrit en 1797 dans l'*Essai*, il se proposait d'y étudier les trois règnes de la nature. Il connaissait et il a décrit de nombreuses variétés d'oiseaux et de plantes. Il avait commencé une série de « Tableaux de la nature ». En disciple de Jean-Jacques, il se passionnait, comme son vénérable ami Malesherbes, pour la botanique. En Amérique, il était sûr de trouver toute une flore et une faune exotiques, peu connues en France. De là, les chapitres didactiques du *Voyage en Amérique*, et de nombreux détails dans les *Natchez* et dans *Atala* : liquidambers et tripes de roches, carcajoux et orignals, etc. S'étant instruit au Jardin du Roi et dans Tournefort, il note des couches de lichen pétrifiées, il emploie les termes techniques : *plantago virginica*, etc. Il observe au-dessus du Niagara les arcs-en-ciel. Il acclimatera en son jardin de la Vallée-aux-Loups des plantes d'Amérique et du Liban.

3. Il éprouvait, sur le plan humain, une double curiosité pour l'Amérique. Malgré leur hostilité mutuelle, il s'intéressait autant aux Blancs qu'aux Peaux-Rouges. D'une part, il

désirait connaître cette jeune République, si populaire en France, ses quakers vertueux, son absence de classes et de préjugés, et à défaut du défunt Franklin le général Washington (il déchantera sur le compte de ces « Solons »; il découvrira chez eux force mercantis et exploiters des Indiens).

D'autre part, grand lecteur de Montaigne (chapitres des *Coches* et des *Cannibales*) et de J.-J. Rousseau, il comptait étudier de près ces hommes primitifs, ces « sages de la Savane », en qui se concrétisait le mythe du Bon Sauvage (là aussi, il déchantera : non seulement les Indiens et, hélas ! les Indiennes sont fort laids, mais ils n'ont emprunté à la civilisation européenne que ses vices : Chateaubriand imaginera les vertueux Chactas et Outougamiz, qui appartiennent à une époque lointaine et que la civilisation européenne n'a pas encore contaminés).

4. A un jeune homme qui commence à écrire et à publier des œuvrettes, l'outre-Mer offre un débouché littéraire. Ni l'abbé Prévost, ni Marmontel, ni Voltaire n'avaient mis les pieds en Amérique; ils n'en avaient pas moins écrit les *Aventures de Des Grieux et de Manon*, dont le dénouement se passe en Louisiane, les *Incas* et *l'Ingénu*. Plus récemment, un authentique voyageur, Bernardin de Saint-Pierre, avait publié son *Voyage à l'île de France*, contenant de très nombreuses observations sur la flore, la faune et la météorologie, ses *Etudes de la nature*, et en 1787 sa célèbre idylle exotique *Paul et Virginie*. Il faut retenir en gros cette déclaration postérieure de Chateaubriand :

« Je conçus l'idée de faire l'épopée de l'homme de la nature ou de peindre les mœurs des Sauvages ».

Après la publication d'*Atala*, il prétendra, pour lui donner un cachet d'authenticité, l'avoir écrite « sous la hutte des Sauvages », ce que je ne crois pas.

5. J'arrive maintenant à ce qu'on pourrait appeler *l'égotisme* de Chateaubriand. Son petit-fils Maurice Barrès voyageait en Italie et en Espagne pour s'enrichir d'idées et de sensations et satisfaire des tendances profondes. Chateaubriand compte trouver dans la vaste étendue des États-Unis deux choses auxquelles il tient : la liberté et la solitude. La *liberté* : notre gentilhomme breton a et aura toujours un vif sentiment d'indépendance. Ce sentiment est fortifié par la lecture des écrits du philosophe genevois, si farouchement attaché à l'indépendance. Quant à la *solitude*, c'est un des mots-clés du vocabulaire de Chateaubriand; on le trouve par-

tout dans ses écrits, en particulier dans la première édition d'*Atala*. Voici, dès 1797, cette anecdote significative :

« Lorsque, dans mes voyages parmi les nations indiennes du Canada je quittai les habitations européennes et me trouvai, pour la première fois, seul au milieu d'un océan de forêts, ayant pour ainsi dire la nature entière prosternée à mes pieds, une étrange révolution s'opéra dans mon intérieur. Dans l'espèce de délire qui me saisit, je ne suivis aucune route; j'allais d'arbre en arbre, à droite et à gauche indifféremment, me disant en moi-même : « Ici, plus de chemins à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de Présidents de Républiques, de Rois, surtout plus de Lois, et plus d'Hommes. Des Hommes ? si : quelques bons Sauvages ».

N'ayant pas lu Rousseau, son guide — cela ne nous étonne pas — le croyait fou.

Autre texte, publié en 1827 et emprunté à un carnet de route :

« *Journal sans date*. — Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Je passe comme cet oiseau qui vole devant moi, qui se dirige au hasard, et n'est embarrassé que du choix des ombrages. Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage... J'irai errant dans mes solitudes; pas un seul battement de mon cœur ne sera comprimé, pas une seule de mes pensées ne sera enchaînée; je serai libre comme la nature; je ne reconnaitrai de souverain que celui qui allume la flamme des soleils, et qui d'un seul coup de sa main fit rouler tous les mondes. »

6. Un motif qui a été passé sous silence, mais qui me paraît incontestable, c'est le patriotisme. Dans un long article de juillet 1801, Chateaubriand écrit :

« M. Mackenzie a fait, au profit de l'Angleterre, des découvertes que j'avais entreprises et proposées jadis au gouvernement pour l'avantage de la France... Comme d'autres sollicitent la fortune et le repos, j'avais sollicité l'honneur de porter, au péril de mes jours, des noms français à des mers inconnues, de donner à mon pays une colonie sur l'Océan Pacifique, d'enlever les trésors d'un riche commerce à une puissance rivale (= l'Angleterre) et de l'empêcher de s'ouvrir de nouveaux chemins aux Indes ».

Dans la préface d'*Atala* (avril 1801), il avait émis le vœu — bien chimérique ! — que le gouvernement français redemandât à l'Angleterre le Canada. Dans le *Voyage en Amérique* (1827), il affirme avec raison que les Indiens (sauf les Iroquois) s'étaient attachés aux Français et ne cessaient de les regretter. Il déplore la perte de la Nouvelle France : « Nous possédions au-delà des mers de vastes contrées qui pouvaient offrir un asile à l'excédent de notre population, un marché considérable à notre commerce, un aliment à notre marine. Nous sommes exclus du nouvel univers, où le genre humain recommence ».

Dans une vision prophétique, il imagine que, si le sort des armes nous avait été heureux, la France eût pu donner l'indépendance à notre colonie et que celle-ci eût continué à propager la civilisation française. En somme, le Québec d'aujourd'hui...

Si, dans l'*Essai* publié à Londres, il met une sourdine à ses sentiments anti-anglais, ceux-ci se manifestent dans le *Congrès de Vérone*, la *Guerre d'Espagne*, les *Mémoires d'Outre-Tombe*... Là encore, je retrouve l'atavisme malouin.

Je mentionne, mais pour le rejeter, un 7^e motif : un but lucratif. Formulée à titre d'hypothèse en 1952 par Pierre Martino, cette explication a été naturellement reprise par H. Guillemin dans son pamphlet *L'homme des Mémoires d'Outre-Tombe*. Il n'a même pas eu le mérite de l'inventer.

Selon Martino, Chateaubriand a pu désirer rejoindre les nombreux compatriotes, émigrés ou non, qui s'établissaient dans les environs de l'Ohio, le grand affluent du Mississipi.

L'hypothèse est séduisante. Je lui oppose les raisons suivantes :

- a) nulle part, Chateaubriand n'a révélé cette intention,
- b) lui qui mentionne tous les Français qu'il rencontre : Le Cocq, M. Violet, il ne dit pas qu'il a vu ces compatriotes installés dans les établissements français voisins de l'Ohio,
- c) selon toute vraisemblance, il n'est pas passé dans cette région,
- d) ce qu'il souhaitait, c'était faire une lointaine exploration, précédée peut-être d'un séjour (comme René) chez les « bons Sauvages ».

Ainsi, voici les raisons qui me semblent sûres :

- 1) découvertes géographiques, qui satisferaient sa curiosité de l'inconnu et lui apporteraient la gloire,
- 2) études naturalistes, qui auraient le même résultat,
- 3) connaissance de l'homme américain et de l'homme indien,
- 4) débouché littéraire,
- 5) satisfaction de son égotisme,
- 6) patriotisme à base d'anglophobie.

— Quels ont été les résultats de cet appel ?

Un livre, mi-récit, mi-ouvrage didactique, le *Voyage en Amérique* (1827, réédité en 1964); la partie *récit* se retrouvera dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*;

deux livres de fiction, les *Natchez* et *Atala*;

de nombreux passages de l'*Essai sur les Révolutions* et du *Génie du Christianisme*.

Dans son beau livre, *Les Etats-Unis devant l'opinion française* (1963), René Rémond félicite Chateaubriand sur ses vues pénétrantes de 1827, relatives à la « signification de la république américaine, la nature de sa liberté, et l'avenir de l'Union ».

Atala n'a pas perdu tout son charme et contient des pages admirables. Les *Natchez* souffrent d'avoir subi l'influence du roman noir et d'être partiellement écrits dans le style épique le plus pompier.

Que lui a apporté l'Outre-Mer ?

- 1) la découverte d'un univers nouveau, qui lui fut révélé par l'expérience directe et par la lecture des récits de voyageurs; des plantes et des animaux exotiques; des Indiens, des républicains autres que les Suisses;
- 2) un mélange surprenant de vie primitive et de civilisation européenne. « Les défrichements, écrit-il, offraient un curieux mélange de l'état de nature et de l'état civilisé. Dans l'habitation d'un planteur... des meubles d'acajou, un piano, des tapis, des glaces, tout cela à quatre pas de la hutte d'un Iroquois »;
- 3) des réflexions sur la comparaison de l'état de nature et de l'état de civilisation : avantages, désavantages de l'un et de l'autre;

- 4) des réflexions sur le problème du colonisateur, souvent injuste et tyrannique, et du colonisé;
- 5) la découverte de la couleur. Auparavant ses descriptions de la nature étaient pâles et abstraites. Maintenant il décrit des hérons bleus, des flamants roses, des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, etc. Il est sensible aux prestiges de l'Indian summer, pendant lequel les feuillages américains prennent les couleurs les plus vives : « Le feuillage offrait toutes les nuances imaginables : l'écarlate fuyant sur le rouge, le jaune foncé sur l'or brillant, le brun ardent sur le brun léger, le vert, le blanc, l'azur, lavés en mille teintes plus ou moins faibles, plus ou moins éclatantes »;
- 6) la découverte des voix de la forêt : « J'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois... Chaque arbre était pour moi une espèce de lyre harmonieuse dont les vents tiraient d'ineffables accords »;
- 7) la découverte de la nuit dans la nature sauvage;
- 8) l'expérience directe et non livresque, au retour, d'une tempête. Elle sera utilisée dans les *Natchez*, dans les *Martyrs* et dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*;
- 9) la découverte de l'immensité et de l'éternité. Chateaubriand n'a pas vu les plaines infinies du Middle-West (la Beauce centuplée), l'énormité des Montagnes Rocheuses, la largeur du Mississipi. Mais il a vu celle d'un petit fleuve, l'Hudson; il a vu les lacs Erié et Ontario qui donnent l'impression de mers intérieures. Il a vu le Niagara, en comparaison duquel les cascades européennes lui sembleront chétives. Les forêts américaines lui donneront « l'idée de l'infini ». Bien différentes des petites forêts bretonnes, ces forêts américaines, qui ignoraient la hache du bûcheron, ces forêts « aussi vieilles que le monde,... seules donnent une idée de la création, telle qu'elle sortit des mains de Dieu ».

Après cela, que nous importe que beaucoup de pages des *Natchez*, d'*Atala*, du *Voyage en Amérique* soient habilement reprises d'ouvrages de voyageurs français, anglais, américains ? En les plagiant dans un style merveilleusement original, Chateaubriand leur fit beaucoup d'honneur.

Qu'importe qu'*Atala* et Chactas oublient parfois leur style petitt-indien pour employer celui de Chateaubriand et éprou-

vent les sentiments romantiques du même Chateaubriand ? On a montré que les Indiens de Fenimore Cooper n'étaient guère plus exacts.

C'est Chateaubriand qui a véritablement fait entrer l'Amérique dans la littérature nouvelle. Non seulement il a introduit chez nous un nouveau monde, mais une nouvelle façon de le décrire.

Raymond LEBÈGUE